

Pour non-liseurs

Volume 37, numéro 2 (218), avril 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 37(2), 153–158.

POUR NON-LISEURS

JEAN-PIERRE ISSENHUTH
MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
PIERRE VADEBONCCEUR

Gratitude

Jean-Marc Fréchette, Le Psautier des Rois, Paris/Saint-Hippolyte, Arfuyen/Le Noroît, 1994, 53 pages.

De quoi rapprocher les vers de Fréchette ? De rien, à part lui, quoique leur rattachement à une illustre famille sans frontières soit évident. Ils ont dû décontenancer les éditions de l'Hexagone auxquelles ils furent d'abord soumis et qui les ont refusés. Ayant perçu leur valeur, Gérard Pfister, des éditions Arfuyen, a heureusement attiré sur eux l'attention des éditions du Noroît.

Le Psautier des Rois, c'est l'espace de la contemplation et de la prière. Le temps liturgique et les fêtes. Un paysage schématique et complexe : lieu de passage, figure, porte de l'invisible, et qui en donne le désir. Une culture religieuse assimilée et recréée. La connaissance de la littérature spirituelle de nombreux temps. Deux couleurs : lait et sang, neige et feu. Une expérience sauvée du vécu par le chant. La ferveur du converti, ou plutôt du reconverti, en pleine nouvelle adhésion, émerveillé de retrouver intact un monde perdu de vue. Une sensation d'équilibre et de paix dans cet élan. La transparence qui

advient quand, loin d'abandonner la difficulté au lecteur, l'auteur prend sur lui de la résoudre. Une forme libre, discrète, qui plie et ne rompt pas. Une force et une géométrie variables, appropriées à leurs points d'application successifs.

Après quelque temps, le thermomètre ne redescend pas. Il reste une marque de température, plus que de poids, de volume ou d'étendue. L'indication que quelque chose a réellement eu lieu, que quelqu'un a vraiment brûlé là. Cela me porte à dire merci.

La fin de *Recueil*

Recueil a cessé de paraître avec le numéro de décembre. Richard Millet, cofondateur de la revue en 1984 avec Jean-Michel Maulpoix et maître d'œuvre des dernières années, a décidé de mettre fin à sa publication à la suite de désaccords profonds avec l'éditeur Champ Vallon. Il y a quatre ans, *Nouvelles nouvelles*, la revue dirigée par Claude-Pujade Renaud, disparaissait aussi. En 1993, la *Lettre internationale* d'Antonin Liehm. Tout récemment, après quatre années d'existence, l'excellente *Quai Voltaire*, dirigée par Alain Nadaud. Éphémères revues ? *Recueil* avait dix ans.

De ce côté-ci de l'Atlantique, où les liens avec *Recueil* furent constants — lecteurs, abonnés, écrivains —, cette disparition ne peut laisser indifférent. L'autre jour, en décembre, un faire-part tout ce qu'il y a de funèbre conviait quelques personnes au Père-Lachaise, près de la tombe de Chopin, pour faire l'éloge de la disparue. Richard Millet et Yannick Haenel, secrétaire de la revue, en avaient eu l'idée. Goût de la plaisanterie ? Humour noir ? Depuis Daumal, la France trop souvent semble avoir perdu le goût du jeu. On écrit, on publie, gère son œuvre, torche de gentils comptes rendus, ou de méchants, c'est pareil, tout dépend de qui on parle, et

qui vaudront leur pesant d'éloges ; tout cela a été dénoncé mille fois, mais l'hydre repousse, jusqu'à Montréal, où l'on écrit, publie, gère son œuvre, où l'on est gentil.

Les causes du désaccord qui a conduit à la situation présente sont sans doute multiples et appartiennent à l'histoire de *Recueil*. Au lecteur reste le regret de voir disparaître une revue qui se reconnaissait à son élégance, aux harmonies de sa langue, à son ouverture à l'endroit des littératures étrangères, à son orientation résolument littéraire, ayant su conserver, à quelques écarts près, une distance salutaire avec l'université. À la diversité de contributions présentant malgré tout cet air de famille qui donne à toute revue sa personnalité.

Si les revues sont nécessaires à la littérature, les revues de qualité n'en sont que plus précieuses. *Recueil* était de cette sorte. Bientôt paraîtra le premier numéro du *Nouveau Recueil*, repris par Jean-Michel Maulpoix. Seul le temps permettra de mesurer ce qui, dans cette nouvelle revue, est précisément nouveau, mais aussi héritage, rupture, accueil — littérature.

M.-A.L.

Le contraire de l'artifice

Si l'on considère tant soit peu qu'il y a d'un côté la culture et de l'autre la vie, cela invite à essayer de préciser où l'on se situe par rapport à l'une et à l'autre dans l'existence journalière comme dans une carrière.

La culture parfois peut être maîtresse d'imposture. Il faut aller par le plus court chemin à la réalité. Par une disposition qu'il a mais qu'il pourrait ne pas avoir, l'individu ne vit alors que réellement, d'une manière prime-sautière, même s'il y a une composante morale ou de culture dans cette réalité qui est la sienne ou celle de sa pensée, de son désir, de son action. Tel était René Lévesque.

Plusieurs ont rejeté le fédéralisme parce que ce fédéralisme, système tout fait, s'est toujours abstenu de juger la fédération... La pensée de Lévesque, toute d'intuition et de raison nouvelle, de raison sensible et de raison mobile, jugeait au contraire la fédération mais aussi une part du nationalisme, y distinguant ce qu'il fallait. Cette pensée n'était pas systématique. Son point de départ était invariablement ce que suggère l'inclination plutôt que les concepts, l'évidence vivante des choses plutôt que l'abstraction, l'intuition plutôt que l'argumentation, l'inconnu plutôt que le connu, le risque et l'invention plutôt que ce qui est défini et entendu. Qu'est-ce que la culture si la vie n'y règne pas ?

Lévesque n'a jamais laissé l'ordre des raisons le dominer rigidement. C'était plutôt le contraire. Sa vie, son sens et l'esprit de création suscitaient en lui des raisons nouvelles et, aussi, nouvellement, des raisons qui ne l'étaient pas. La culture est quelque chose de libre, comme une source qui a pourtant un lit. René Lévesque est l'homme qui, en politique et dans sa conscience publique, répondait le mieux à cette image de la source — tributaire du passé, mais surtout créateur d'avenir et animé avant tout par la vie.

On a dit Lévesque assez brouillon pendant longtemps. Il s'agissait plutôt d'un bouillonnement. La culture en lui créait, mais c'est d'abord la vie qui faisait cela. Cette création était effervescente. Quand le torrent qu'était Lévesque trouva enfin sa vérité politique, son « lit », son nationalisme, sa vocation, à cause de la traumatisante expérience de la grève des réalisateurs, au début de 1959, on observe, selon Pierre Godin¹, une

1. Pierre Godin, *René Lévesque, un enfant du siècle* (tome I), Montréal, Boréal, 1994, 463 pages.

certaine stupéfaction dans son entourage, peu apte à suivre les démarches d'un tel esprit créateur ni surtout capable d'un tel esprit de risque.

Que Lévesque créât de la culture, qui peut en douter ? Et qu'il créât également de la raison ? Il créait aussi de l'histoire.

Personne plus éminemment que Lévesque n'a illustré l'idée selon laquelle la vie, impétueuse, préférée à tout, spontanée, maîtresse de sincérité, et créatrice, au principe immédiat du comportement, se présente sans cesse la première à certaines consciences, commence et commande l'essentiel de l'agir, en garantit la nouveauté, la fécondité, l'authenticité.

Pierre Godin s'étend longuement sur la jeunesse de Lévesque, jeunesse agitée, instinctive, trépidante, souvent peu raisonnable, qui le conduit jusque vers le milieu de la trentaine. Cette histoire en dit long. Elle caractérise le personnage et démontre que celui-ci était d'abord, intellectuellement et moralement, un vivant et que la culture, chez lui fondue dans une conscience qui ne la consultait pas comme un livre, réglait peu de chose chez lui d'avance ou abstraitement, mais allait se manifester profondément déterminante quelque part dans sa vie.

Vint en effet le temps où cette culture, qui ne l'avait ni déformé ni abstrait, fructifia en lui et orienta définitivement sa carrière. En 1960, à trente-sept ou trente-huit ans, sa destinée se définit. Ses idées se réunissent, se complètent, s'organisent et fixent sa carrière suivant une certaine ligne morale, intellectuelle et politique. Ce que l'on voit apparaître, c'est une synthèse. Il n'y aura plus de dispersion. L'homme est devenu extrêmement conséquent. Il a trouvé une fois pour toutes ses fidélités, faites d'idées ou de valeurs déjà acquises, de passion, d'intelligence, ainsi que de sa découverte récente du nationalisme et de l'action politique. Le patriotisme est une

valeur de culture. La rigueur aussi. L'idéal dans l'action. L'honnêteté. Chez un homme d'État, le sens moral. La fidélité à une idée et à un peuple. La leçon de l'histoire nationale. Celles aussi de l'éducation, des lettres, des expériences de vie. Tout cela et autre chose, jusqu'à quel point réunis désormais chez cet homme hors du commun et spontané !

On peut admirer, ici. À considérer l'exemple de Lévesque le gavroche apparent, le vif-argent, l'improvisateur, le trop libre, mais devenant un jour ce qu'il était, on peut parfaitement mesurer, comme dans un exemple type, ce qu'est réellement la vie et ce qu'est la culture. Ce qu'il faut voir, c'est qu'il n'a ni vécu ni pensé artificiellement. Là se trouvent la différence, le double test de la culture et de la vie, et la vérité de l'une et l'autre. Il y a au contraire tant d'exemples d'esprits perdus par certaines idées qu'ils se font et par leur insuffisante richesse de vérité au fond d'eux-mêmes.

P.V.